

Algérie : novembre ou le principe d'espérance (Sur la Guerre d'Algérie et son indépendance)

Le premier Novembre 1954, le Mouvement algérien de libération nationale passait à la phase de lutte armée. Une série d'attentats dans les grandes villes du pays inaugurèrent ce qui allait devenir la plus longue guerre de libération dans le continent et la plus meurtrière. Mais ce passage marquait aussi une « rupture » inédite dans l'histoire devenue « tradition » de la colonisation moderne : il injectait dans la conscience des populations indigènes d'Algérie et d'Afrique, accablées par deux siècles de domination européenne, un schéma de perception du temps historique nouveau. L'histoire n'était plus un destin alourdi par le passé des défaites et fermé sur l'avenir, mais une construction collective du futur, même si parfois elle nécessitait l'usage de la violence et des sacrifices.

Ce mouvement a été amorcé dans les années trente par le Parti populaire algérien (PPA) dirigé alors par son leader charismatique Messali Hadj. Il s'est inscrit pendant plus de vingt ans dans la revendication « politique », légale et pacifique, de l'égalité des citoyens tout d'abord, de l'indépendance ensuite. Il été acculé à cette rupture par le refus pervers et arrogant des colons en Algérie et de l'Etat métropolitain en France, et leur cécité vis-à-vis du futur. Ceux là se situaient dans les arrières du temps historique, conservant et préservant les acquis de la conquête coloniale quand les initiateurs du 1^{er} novembre avaient retourné leurs regards vers l'avenir pour échapper à la pesanteur « asthénisante » du passé.

Ce retournement du regard que la témérité du premier groupe, le FLN donc, a opéré sera ensuite progressivement adopté par la grande majorité de la population indigène. Elle devenait « un peuple » en même temps qu'elle s'engageait dans la nouvelle dynamique historique, celle de la libération. C'est cette dose infinie d'énergie que le premier novembre 1954 a mis en branle et il n'a pu réaliser cette transformation qu'en substituant à la fatalité des dominés, l'espoir et l'optimisme de la volonté des révoltés.

Ali El-Kenz
Département de sociologie
Université de Nantes
France

En écrivant ces mots, je pense au sinistre concept « d'afro pessimisme » crée il a quelques années pour amputer « le pessimisme de l'intelligence » que la recherche théorique porte en elle de « l'optimisme de la volonté » sans lequel elle sombrerait dans le ressentiment, la culpabilité et le déterminisme des échecs accumulés, mais surtout sans lequel elle fermerait sa perspective à ce qui « peut » advenir, au temps donc, comme histoire et non comme fatalité. Et je pense à Francis Fanon, cet homme venu géographiquement de loin, les Antilles, mais de si proche par sa condition de dominé, et qui a su donner à ce retournement politique opéré par le 1^{er} Novembre, la théorie dont il avait besoin. *Les damnés de la Terre* restera un des fondements philosophiques de la révolution qui a lieu, mais aussi des révolutions à venir.

Le présent texte a été écrit pour des lecteurs algériens à l'occasion du 50^e anniversaire du déclenchement de la guerre de libération en réaction à « l'algéro-pessimisme » ambiant, forme locale du travail de désespérance qui touche beaucoup d'intellectuels africains.

Novembre ou le principe d'espérance

C'est le 1^{er} Novembre, nous sommes en 2009. J'avais 8 ans quand ça a commencé, j'en ai 63 maintenant. J'étais à Skikda, aujourd'hui je suis à Nantes. Ici, il pleut comme dans la chanson de Barbara. De la fenêtre de mon bureau qui donne sur La Loire, la pluie s'écrase en gouttelettes bruissantes sur les vitres embuées. Elle fait fond, comme un cœur et un voile, sur la voix de Fairouz qui sort de l'ordinateur. Elle chante Kifak Anta.

Dans la ville, tout est fermé ou presque. Les gens sont dans les cimetières pour honorer la mémoire des leurs. « Ici », en

France, le premier novembre est le jour des « morts », la Toussaint. Mais « là-bas », en Algérie, il doit faire beau, soleil, douceur du temps, mémoire différente, celle de la naissance de l'espoir qui mettra plus de sept ans et des centaines de milliers de morts après, non pas pour s'apaiser parce qu'un espoir qui s'apaise meurt, mais pour s'habiller de l'immense et homérique joie de Juillet 62.

Mais voilà, j'ai lu la presse algérienne sur Internet ce matin. Mal m'en prit, je n'ai pas trouvé trace de cet espoir, Le 1^{er} Novembre serait-il devenu par mimétisme une fête des morts, une « Toussaint » locale. D'où ces remarques, « mes » remarques intempestives que la rédaction d'El Watan me permettra de publier dans ma chronique

Premiers comme toujours, les officiels s'accaparent de l'évènement et comme toujours et comme partout, dans tous les 1^{ers} Novembre de chaque pays, ils l'alourdissent de protocoles, de rhétoriques, de « chrysanthèmes », et finissent par effacer dans l'ennui le souvenir dont ils prétendaient faire revivre « l'esprit ». Car qu'est-ce que Novembre, à part l'évènement factuel de quelques « attentats » que la presse coloniale s'empressera d'ailleurs de grossir pour légitimer les représailles en retour ? Et pourquoi Novembre et pas Décembre, le 1^{er} du mois et pas le troisième, 1954 et pas 1955 ? Bien sûr, les historiens ont fort à faire pour suivre dans l'infiniment petit et l'infiniment complexe ce petit segment de temps qui inaugure une nouvelle période. C'est leur métier, qui n'est pas simple et que personne ne peut leur contester et ce n'est pas sur ce registre que je me permets d'écrire ces lignes.

Le 1^{er} novembre 1954 est une « limite » au sens mathématique du terme, celle qui fait passer une quantité d'un signe à l'autre, le liquide au gaz ou inversement au solide, le fœtus au bébé, la vie à la mort. Il est inscrit dans la continuité du temps et en même temps, qui n'est d'ailleurs plus le même temps, produit une « rupture » dans cette continuité. Mais celle-là n'est pas visible comme l'eau qui devient glace, car

elle se situe essentiellement dans les consciences des acteurs tout d'abord, des populations ensuite. Pour les premiers, l'irréversible est fait, on ne peut plus revenir en arrière, on a « osé », le temps est maintenant fléchi. Pour les seconds, les simples gens, on reste subjugués par la témérité de l'action, même si on demeure craintif, anxieux quant à ses résultats : représailles, c'est sûr, mais surtout échec encore une fois devant la force disproportionnée de l'adversaire. « Comment, disait le père de Belaïd Abdessalam (ancien premier Ministre) à son fils :

Comment toi et tes copains vous pouvez imaginer que vous allez combattre et vaincre la France, vous êtes des fous !

Et c'est vrai qu'ils étaient des fous, ces adolescents « imaginatifs » qui avaient pensé l'inimaginable ? Mais n'est-ce pas le propre de toute invention, création nouvelle, « Ijtihad » (invention, création nouvelle en arabe) que d'aller au-delà des limites du visible que la routine d'une orthodoxie, d'une tradition, d'une règle a fixées pour toujours. Ici, nous sommes dans la « tradition » coloniale, mais cela est valable dans tous les domaines : sciences, arts, politiques nous renvoient à chaque fois à des « évènements » de ce genre. J'entends le Pape Urbain VIII dire à son ami et protégé Galilée qui lui présentait ses découvertes : « Mais c'est de la folie ! ».

Pour l'Algérie, le 1^{er} Novembre est la naissance d'un nouvel imaginaire, d'un nouveau monde possible car, par cette rupture, il inaugurerait une nouvelle période de l'histoire du pays, un nouveau possible dans la routine séculaire du temps colonial, une vie nouvelle, tirée cette fois-ci par l'espérance. Je rêve d'une enquête anthropologique qui étudierait les changements de posture des gens : probablement, des épaules qui se redressent, des regards qui ne se baissent plus quand ils croisent ceux des colons, une démarche plus assurée, moins furtive. Car « l'esprit de Novembre » a eu certainement des effets sur les corps, les

rêves aussi, les émotions, c'est sûr. Il a enfanté une nouvelle société et une nouvelle forme d'individus. Dans chaque esclave soumis depuis des temps immémoriaux à ses maîtres tout puissants, la même métamorphose a dû se passer au moment où il décide de s'en libérer ; car il devient libre dès le moment où il décide de le faire. Il s'est alors libéré de lui-même, de ses propres peurs, de son auto-soumission.

C'est cette discontinuité et l'ouverture vers les possibilités qu'elle a introduit qui fait de cet évènement pourtant factuellement moins dense que le 8 Mai 1945 ou le 20 Aout 1955, celui « fondateur » de la nouvelle Algérie. Et c'est bien au-delà du fait lui-même que je situe ma réflexion. Car qu'est-ce que Novembre, sinon la forme algérienne de ce que tous les philosophes ont essayé de comprendre : l'irruption dans les consciences du « principe espérance », de la « puissance dans et non hors de l'être » qu'Avicenne, le gauchiste de l'Aristotélisme médiéval, avait opposé, en son temps à son maître Aristote, qui la pensait extérieure à lui. « La puissance est en nous », semblait dire ce disciple à son maître. Et c'est ce message que je retiens en philosophe de cet anniversaire du 1^{er} Novembre. Et c'est vers « le principe espérance » que se tournent mes regards quand je tente de comprendre cette étrange alchimie qui transforme et mute, souvent contre toutes les prévisions, les organisations humaines dont l'Algérie n'est pas la moindre.

Mais les Algériens, aujourd'hui épuisés par l'allure chaotique de la société, transposent leur pessimisme sur le jour anniversaire de leur existence actuelle comme société libre et indépendante. Et les voilà, maladroitement partis à la recherche de tout ce qui peut ramener « l'esprit de Novembre », son « principe espérance » donc, à son exact opposé. Tout y est sollicité : des historiens amateurs qui lorgnent dans les trous des serrures pour traquer les secrets d'alcôves car comme le disait Hegel, « il

n'y a pas de héros pour son valet de chambre ; des romanciers qui ne peuvent ou ne veulent pas écrire des « romans purs », comme a pu le faire Yasmina Khadra dans sa première phase, et adossent comme à une béquille, leurs fictions à des faits historiques rapidement survolés ; des politiques enfin qui répètent ad-nauséum le non répétitif évènement du 1^{er} Novembre et s'inventent ou recréent à l'occasion, plus de cinquante ans après des adversaires à « leur taille ». Je veux parler des « Pieds noirs », qui s'agitent dans le Sud de la France et provoquant à chacune de leurs agitations saisonnières des réactions disproportionnées dont ils se servent d'ailleurs pour augmenter leur zone d'influence. Qui sont-ils et qu'est-ce qu'il en reste ? Une petite minorité, souvent des vieillards, qui vivent de leurs souvenirs que ne partagent même plus leurs enfants nés et grandis en France ; un petit groupe qui a mal vieilli dans ses rancœurs et ses regrets d'un pays où ils étaient les dominants. Et pour cause, ils ont tout perdu dans cette histoire, Ils sont les perdants, les vaincus.

Mais pour les algériens, les vainqueurs donc, quel intérêt y a-t-il à réagir si rapidement et si fortement à l'agitation des vaincus. La guerre de libération est loin, l'Algérie est indépendante. La « colonialité » sénile de petits groupes agités de Pieds Noirs, en trouvant un écho dans la forte réactivité de ceux qui les ont vaincus est anachronique : il n'y a plus de « Guerre d'Algérie », et à y revenir, on se fabrique peut-être des petites batailles symboliques, on croit gagner en continuité (on maintient le flambeau comme on le dit) mais on brouille « l'esprit d'espérance » de la grande bataille, celle fondatrice de Novembre 1954. Celle-là continue car à la différence des vieux Pieds Noirs les yeux rivés sur leur passé, les jeunes algériens ont les leurs orientés vers demain.

Le 1^{er} Novembre est une date dans le temps, mais l'esprit de Novembre est l'horizon du temps.